

Je vais donc moi aussi, connaître les prisons allemandes. On m'y emmène comme otage. Mais quelle compensation ! Mon frère, arrêté depuis deux mois, sur le point d'être jugé et condamné à mort, s'est évadé de la prison de Senlis. Encore toute ahurie de cette bonne nouvelle, je roule en Citroën, surveillée par trois policiers allemands. Par cette belle matinée de juin 1944, quatre jours après le débarquement anglo-américain en Normandie comme Paris paraît calme ! Je le regarde avec avidité, pensant que ce plaisir me sera refusé pendant longtemps peut-être. L'interprète qui est à côté de moi, entame la conversation et s'apitroie sur mon quartier, durement éprouvé par les bombardements anglo-américains. Distruite, j'oublie de lui faire remarquer qu'il a déjà servi de cible, mais aux Allemands cette fois, en juin 1940.

Nous nous arrêtons rue du Colonel Delpert et nous montons à un appartement qu'ils occupent. J'entre dans un petit salon où je retrouve Madame F. dont le mari était aussi en prison à Senlis et s'est évadé avec mon frère. Sa mère vient nous rejoindre peu après. J'entrevois aussi ma belle-sœur qui m'annonce qu'elle est là avec trois de ses enfants (dont un bébé d'un an) et sa bonne. Le chef de ceux qui sont venus m'arrêter (que tous appellent Docteur) donne un ordre. Une dizaine d'Allemands en civil, jeunes, à tête de brute, entrent et se tiennent au garde à vous devant lui. Ostensiblement, il remet à chacun d'eux deux photos (l'une de face, l'autre de profil) des deux évadés. Un ordre rauque, un claquement de talons, les dix brutes se retirent et j'ai l'impression qu'en vient de lancer une meute à la recherche de mon frère. Tout en m'efforçant de paraître calme, mon cœur se serre; je prie avec ferveur pour qu'ils ne réussissent pas dans leur tâche.

Ensuite, le Docteur emmène mes compagnes dans une autre pièce, pour les interroger sans doute. Je reste seule, dans le salon avec l'interprète. Il va à pas de loup fermer la porte pour que son chef n'entende

pas notre conversation et me fait de longs discours sur ses opinions politiques, sa conception de la vie etc...etc...S'il était marié et père de famille, il me montrerait certainement les photos familiales. Célibataire, il se contente de me dire qu'il a si bien profité de la vie qu'il peut maintenant mourir tranquille. Tant mieux pour lui, car il doit avoir l'occasion actuellement, en Allemagne, de mettre en pratique sa belle philosophie.

Le Docteur re vient dans la pièce avec Mesdames F. et nous déclare d'un air impertant: " Préparez-vous et venez ". Nous nous regardons en souriant, non par bravade mais parce que nous pensons que notre emprisonnement est un piètre dédommagement pour eux alors que cette nuit, deux chefs de la Résistance se sent évadés. Le Docteur doit être furieux de ce sourire car l'interprète me saisit le bras et murmure : " Ne rigolez pas comme cela, vous voyez que cela le met en rage ".

Mme voici de nouveau dans la Citroën mais j'ai maintenant une compagne, la jeune Madame F. Où va-t-elle nous conduire ? Nous arrivons à la place Denfert Rochereau. Nous sommes donc destinées à Fresnes. Je revais une fois de plus les pavillons roses de la prison. Ces derniers mois, j'y suis souvent allée pour essayer de faire parvenir des colis à mon frère. Je n'y étais jamais arrivée et les portes restaient obstinément closes devant moi. Aujourd'hui, elles s'ouvrent bien facilement, dans un sens tout au moins.

Madame F. mère nous rejoint et après une feuille et diverses formalités, nous suivons toutes trois, escortées par une surveillante, les interminables couloirs de la prison. De nombreuses grilles sont ouvertes et refermées avec soin derrière nous. La jeune Madame F. sentient sa belle-mère. Arrivées à la porte du pavillon des femmes, la surveillante se tourne vers elles et leur dit de ne pas se tenir ainsi parce que c'est interdit. Ainsi de qu'elle permettait tout à l'heure lui semble maintenant

qu'elle approche de ses chefs, bien répréhensible. C'est souvent ainsi avec les Allemands.

Le bâtiment où nous sommes me paraît assez semblable, comme construction intérieure, à une piscine avec le grand hall à la place du bassin et les escaliers et passerelles qui, au lieu de conduire aux cabines, mènent aux cellules. Il y a le moins de recoins possible où l'on puisse se cacher; les légers escaliers métalliques permettent aux sentinelles de voir tous ce qui se passe depuis le rez-de-chaussée jusqu'au 5^e étage. Plusieurs questions me viennent à l'esprit tandis que nous cheminons l'une derrière l'autre, guidées par une surveillante, devant les portes solidement barricadées des cellules du 1^o étage. Vais-je être au secret! En cellule commune? Dans ce cas, aurai-je la chance d'être avec mes compagnes actuelles qui sont bien sympathiques? Un arrêt, la surveillante ouvre une cellule, appelle Madame F. Edith et la plus âgée d'entre nous est enfermée sans que nous ayons pu voir quoi que ce soit à l'intérieur de la cellule. Quelques pas encore et de sa voix rauque, la surveillante dit mon nom. Une porte ouverte me happe, me laissant à peine le temps d'entendre un gentil " Bonne chance " lancé par ma compagne. Je suis seule dans la cellule qui n'a qu'un lit. C'est donc le secret et j'entends pour la première fois le grincement des serrures qui barricadent la porte derrière moi. Qu'il me devienne familier et exaspérant ce bruit qui ponctue toujours les minimes incidents de notre vie de recluses!

A peine ai-je le temps de regarder autour de moi, qu'un tapotement se fait entendre contre le mur et une voix jeune et faible qui vient je ne sais d'où, prononce: " Allo la nouvelle camarade du 102. Comment vous appelez-vous? Si vous voulez répondre, montez sur votre tabouret près du vasistas et criez très fort." Evidemment, ces renseignements sont très précis mais je me ^{sens} lasse, un peu émue et triste devant ma belle liberté perdue et n'ai pas beaucoup ~~envie~~ envie de bavarder. Puis j'ai oublié

de regarder en entrant le numéro de ma cellule qui doit être à l'extérieur et me demande si je suis bien le 102. De plus, il ne m'est guère facile de me livrer à la gymnastique conseillée car une surveillante entre plusieurs fois de suite dans ma cellule. Elle m'apporte un morceau de pain, après m'avoir dit qu'il n'y en avait plus, une cuiller, une gamelle. Pendant tout mon séjour à Fresnes, je serai toujours frappée par ce manque d'organisation. Elles ont à faire l'inventaire des rares choses que nous possédons et elles s'y prennent à dix fois. Ce jour-là, elles devaient m'apporter 3 ou 4 objets et elles arrivent à faire un va et vient impressionnant qui dure au moins une heure. Je fais l'inspection de ma cellule: deux planchettes contre le mur, un robinet d'eau qui se refusera à fonctionner dès le lendemain et qui ne sera réparé qu'un mois plus tard, une planche pouvant se relever contre le mur et qui sert de table, un tabouret et un cadre de fer rigide avec une paillasse douteuse, un drap sale et deux couvertures. Face à la porte, une fenêtre munie de solides barreaux, éclaire la cellule. Elle est large et haute et serait merveilleuse si elle s'ouvrait; mais voilà, ses carreaux dépolis ne permettent pas de voir à travers et la crémone est enlevée, elle doit rester fermée. Le haut forme un vasistas que l'on peut rabattre juste pour donner de l'air et pas assez pour entrevoir seulement un bout de ciel. Sur ce sujet, la lutte reste ouverte entre prisonnières et surveillantes; beaucoup de mes camarades seront punies pour avoir ouvert leur fenêtre. Une pareille chose ne m'arrivera pas; malgré tous mes efforts, je ne pourrai jamais ébranler la mienne. Aussi, comment faire quelque chose avec, pour seul outil, une cuiller de fer blanc? Et je regarde avec colère mes mains qui n'ont jamais été capables de faire un travail de force.

Grâce à ma voisine Collette qui ne s'est pas formalisée de mon silence du premier jour, je suis vite au courant des habitudes de Fresnes. On peut parler à une de ses voisines d'étage par un orifice au-dessus du robinet. Comme sa destination première n'était certainement pas

de permettre les bavardages, je me suis toujours demandée à quoi il servait. Mais, nous lui avons trouvé une utilisation si commode que toute enquête plus poussée à ce sujet serait superflue. Verticalement, les prisonnières communiquent avec celles du dessus ou du dessous par la bouche de chaleur. Enfin, il y a le vasistas, la fenêtre entrouverte qui permettent des conversations avec tout le voisinage mais dans ce cas, il ne faut rien dire de secret car tout le monde entend. Tout cela doit être fait avec beaucoup de prudence puisqu'il nous est formellement interdit de communiquer entre nous. En général, il faut profiter du moment de distribution des aliments. En effet, la soupe et le liquide exécrable qui porte le nom de café nous sont apportés par les surveillantes dans de grands récipients posés sur un chariot. Ce chariot roule sur des rails qui passent devant chaque cellule. Et le bruit des roues, celui des serrures puisqu'on ouvre et ferme les portes pour donner à chaque prisonnière sa pitance, font un vacarme qui assourdit la surveillante. Elle ne peut plus entendre quand on parle d'une cellule à l'autre et nous en profitons. C'est le moment où l'on se passe des messages, où l'on donne les résultats des interrogatoires. C'est le moment où un mot, une plainte, une recommandation, une consolation font comprendre tout ce qui se cache de misère, de souffrance et de courage sous l'apparente apathie de la prison.

Chaque ~~du~~ matin, sauf le dimanche, vers six heures et demi ou sept heures, une surveillante passe prévenir les détenues qui seront interrogées dans la journée. Il faut, en effet, qu'elles soient prêtes de bonne heure; les interrogatoires, plus ou moins durs et violents, se font à la rue des Saussaies et de Fresnes, une voiture cellulaire part chaque jour de bonne heure pour y transporter les prisonniers. A peine éveillée, j'écoute avec attention le pas lourd de la surveillante. Elle passe devant ma porte cellule. Va-t-elle s'arrêter, ouvrir ma porte et me dire de sa voix dure et désagréable: "Aujourd'hui, interrogatoire"? Mon coeur bat plus vite. Je redoute cet arrêt car je ne puis prévoir comment se passera un interrogatoire.

avec les Allemands. Je le désire car ce serait peut-être un moyen de savoir si mon frère n'a pas été repris. Le fait que je suis toujours en prison me paraît de bon augure sous ce rapport. Je me trouve donc dans une position un peu paradoxale pour une prisonnière. Je ne désire pas ma libération qui me semble ne devoir se produire qu'après une nouvelle arrestation de mon frère.

Le voyage en voiture cellulaire est une des rares occasions où hommes et femmes peuvent se voir et se passer des messages. Dans l'après-midi, quand les prisonnières rentrent et qu'elles n'ont pas été trop maltraitées, elles nous donnent leurs impressions sur la vie du dehors, la vie de ceux qui ont le bonheur d'être libres. Les moins prudentes racontent leurs interrogatoires, ou tout au moins ce qu'elles peuvent en dire. C'est alors le moment où " Radio Fresnes " fonctionne à plein rendement. Les prisonnières ont quelquefois aperçu un journal soit à la Gestapo, soit dans la rue. Elles ont entrevu un titre, l'ont plus ou moins bien interprété, elles cœrsent un peu la nouvelle soit par optimisme naturel, soit pour consoler leurs camarades. Le résultat est ahurissant: les villes sont prises, les troupes alliées sont toujours victorieuses et pour calculer la date de la libération, il n'y a qu'à résoudre un simple problème d'arithmétique en se basant sur une avance moyenne de 50 kilomètres par jour. De temps en temps, l'inévitable se produit: une prisonnière à l'esprit plus précis donne une situation plus exacte du front et voilà les beaux rêves écroulés, les armées alliées plus loin de nous et la date de la libération remise à plus tard. Car, à ce moment, à Fresnes, nous pensions presque toutes que la libération de la France entraînerait l'élargissement des prisonniers. Hélas mes pauvres camarades sont toutes parties en Allemagne vers le 15 Août.

Après cette première émotion matinale, il y a bien peu de diversions dans notre vie si monotone. Nous n'avons aucune occupation. Les livres qu'on nous donne et qui viennent de la bibliothèque de la Croix Rouge,

~~En prison, les sentiments s'exaspèrent. La gaieté prend l'allure un peu nerveuse des chahuts d'étudiants, la tristesse peut dégénérer en désespoir et quelquefois en folie.~~

La porte de chaque cellule est percée d'une ouverture d'environ 3 centimètres de diamètre. Ce minuscule judas est fermé, côté cellule par une vitre épaisse, et côté couloir par un petit volet de bois qu'en peut faire glisser pour voir ce qui se passe à l'intérieur sans que le détenu soit prévenu par le bruit de la porte. Dans la cellule au-dessous de la mienne, la vitre a été enlevée, si bien que la prisonnière qui l'habite peut faire glisser de l'intérieur le petit volet de bois et, nouvelle surveillante, regarder ce que l'on fait dans les couloirs. Elle est du reste bien sympathique cette prisonnière. Mariée il y a un an, elle fut arrêtée avec son mari deux mois plus tard, fut malade et très mal soignée à l'infirmerie de Fresne et elle demeure, dans notre petit coin, la grande consolatrice de celles qui ont le cafard. Si nous entendons l'une de nos camarades pleurer, nous l'appelons à l'aide : " Margot, Une telle pleure " et immédiatement, de sa voix calme, elle dit à l'affligée les raisons d'espérer. C'est donc elle qui, tous les après-midi, à l'heure où la plupart des surveillantes s'en vont, nous nomme les deux qui seront de service pour la nuit. Comme elles sont en général bernées et méchantes avec ~~aux~~ une toute petite minorité de femmes accessibles à la pitié, le couple comprend souvent deux sadiques aimant à punir et très rarement une indulgente et une méchante; mais l'indulgente a peur de sa compagne, elle n'ose intervenir et l'équipe mixte ne vaut pas grand' chose. Très exceptionnellement (deux ou trois fois pendant tout mon séjour), Margot nous annonce : " Elles sont chie toutes les deux ". Et c'est aussitôt un beau déchainement de chahut. Quel plaisir de pouvoir chanter, rire, parler sans avoir à se cacher. Ces soirées de détente se prolongent tard dans la nuit.

~~can~~ Pendant l'une d'elles, une prisonnière pleine d'entrain, Georgie, a entendu remuer dans la cellule au-dessus de la sienne qui jusque là était vide. De temps en temps, elle interrompt ses bavardages et ses plaisanteries pour crier à tue-tête : " Allez la nouvelle camarade du 99 , comment vous appelez-vous ? " Rien ne répond. Mais comme elle recommence, après une dizaine de tentatives infructueuses, nous entendons une étrange petite voix répondre : " Je m'appelle Joséphine ", Georgie, ravie d'obtenir un résultat alors qu'elle n'en espérait plus, continue l'interrogatoire " Quel âge avez-vous : ---29 ans --- Votre affaire est grave ? " La voix articule modestement : " Oh oui assez. J'ai tué 10 Allemands ". Comprenant qu'il y a mystification, nous éclatons toutes de rire et recherchons l'auteur. De déductions en déductions, les soupçons tombent sur ma voisine Jeanne; et Georgie, voulant une certitude, déclare : " Je vais crier bonsoir et il faudra que Joséphine et Jeanne me répondent ensemble ", Mais quelle surprise. Ce n'est pas deux mais une dizaine de voix, un véritable cheeur que déclanche le joyeux bonsoir de Georgie. D'autres camarades ont voulu aider Jeanne à sortir de ce mauvais pas mais elles étaient trop nombreuses.

Un autre soir, une prisonnière qui crie gaiement : " Bonsoir, dormez bien, faites de beaux rêves " est toute surprise d'entendre une voix masculine lui répondre avec un fort ~~accent~~ tudesque : " Merci bien, Mademoiselle ". Elle ne se doutait pas qu'une sentinelle, faisant sa ronde, l'avait écoutée.

Mais si quelques rares soirées furent joyeuses, la plupart m'ont laissé une impression de morne ennui et parfois de tristesse bien profonde. Un dimanche soir, ~~nous entendons~~ un bruit de lutte dans l'escalier. Margot se précipite à son observatoire et nous dit : " On mène une camarade au cachot, elle se débat et l'on a recouvert sa tête d'une toile ". Encore

.....

nous parlait

tristes parce que sous l'impression de cette scène que nous imaginons, nous entendons soudain une voix saccadée, une voix de folle, venant du cachot qui répète : Vive la France, vive la France " et nous devinons que notre pauvre camarade n'a pu résister à la vie dure de la prison et qu'elle a perdu la raison. Les surveillantes ont entendu comme nous ce désespéré ~~appel~~ ^{appel} de Vive la France, elles le trouvent drôle et éclatent de rire en lançant des plaisanteries que je ne comprends pas. Quel étrange concert que ces rires démoniaques et cruels mêlés à cet appel d'une femme devenue folle par la souffrance. Nous serrons les poings d'impuissance et un peu plus de haine s'ajoute à celle que nous accumulons.

Une nuit d'orage, j'ai du mal à dormir; la prison est silencieuse et je pense à toutes les misères physiques et les douleurs morales enfermées autour de moi. Je ne suis pas seule à me rassasier ainsi de tristesse car, à ce moment, des sanglots éclatent dans une cellule près de la mienne. Une voix jeune et désespérée s'élève: " Non, je ne veux pas mourir là. Ouvrez moi. Ne me laissez ^{pas} enfermée. Je ne veux pas mourir dans cette cellule ". Le silence alentour reste le même, mais j'ai l'impression que tout ce coin de la prison fait écho à cette douleur si vraie. Heureusement qu'une autre prisonnière recouvre vite son sang-froid et rappelle à l'ordre la jeune désespérée qui se calme peu à peu. J'étais toute nouvelle à Fresnes à ce moment et je trouvais très dur de ne pas laisser pleurer quelqu'un qui ne peut plus supporter sa tristesse. Plus tard, j'ai approuvé pleinement l'interromptrice. Le cafard est contagieux; celle qui en est momentanément atteinte doit le cacher avec soin.

En résumé, les sentiments s'exaspèrent en prison. La gaieté prend l'allure un peu nerveuse des chahuts d'étudiants, la tristesse peut dégénérer en désespoir et quelquefois en folie.